

## HOMÉLIE 21

«Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur. car cela est juste. Honorez votre père et votre mère, c'est le premier commandement dans la promesse, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre.»

1. Comme pour former un corps, on commencerait par la tête, continuant par le cou et finissant par les pieds, ainsi procède l'Apôtre dans son discours. Il a parlé de l'homme, puis de la femme, qui constitue la seconde autorité; maintenant il passe au troisième élément de la famille, qui se compose des enfants. A la femme commande l'homme, aux enfants commandent l'homme et la femme. Examinez ce qu'il dit : «Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur; c'est le premier précepte dans la promesse.» Plus rien du Christ, ni de ce qu'il y a d'élévé; désormais il s'adresse à des intelligences simples : il abrège donc son exhortation, des enfants n'étant pas capables d'écouter un grand discours. Rien non plus du royaume céleste, ce qui ne serait pas à la portée d'un âge aussi tendre; mais bien ce qu'il désire par-dessus tout, que sa vie soit longue. Si l'on vous demande, en effet, pourquoi Paul ne parle pas ici du royaume et se borne à citer la loi, nous dirons que c'est par égard pour l'enfance; il sait que, l'homme et la femme se conformant à la règle qu'il leur a tracée les enfants seront soumis sans beaucoup de peine. Quand une chose est bien commencée, quand le point de départ est solide et satisfait la raison, tout ensuite marche avec ordre et se développe avec une extrême facilité. Le plus difficile en toute chose est de poser le fondement, d'avoir une base inébranlable. «Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur,» c'est-à-dire, selon le Seigneur; Dieu l'ordonne ainsi. – Mais, si les parents imposent une mauvaise action ? – Jamais un père n'exigera cela de son enfant, serait-il mauvais lui-même. Au surplus, vous êtes prémunis par cette parole : «Dans le Seigneur,» dans ce qui n'implique pas l'offense de Dieu. Si votre père parlait comme idolâtre ou comme hérétique, vous ne devriez donc pas obéir; car ce ne serait plus alors «dans le Seigneur.»

D'où vient que l'Apôtre ajoute : « C'est le premier commandement,» quand celui-ci : «Vous ne commettrez pas la fornication,» et cet autre : «Vous ne tuerez pas,» doivent passer avant ? Cela s'applique à la promesse, et non à l'ordre absolu. Dans ces derniers préceptes, dont l'objet est de signaler un mal et d'en prescrire la fuite, il n'est pas question de récompense; tandis qu'il en est une annexée à celui que nous étudions, l'objet de ce précepte étant l'accomplissement d'un bien. Or, voyez comme l'Apôtre établit admirablement la base de la vertu dans l'obligation de respecter et d'honorer ses parents. Rien de plus logique : après nous avoir détournés des mauvaises actions, voulant nous faire entrer dans la carrière des bonnes œuvres, il ordonne d'abord celle-là, la déférence envers les parents; et ne sont-ils pas la cause première, Dieu seul excepté, de notre existence ? Il convient donc qu'ils soient aussi les premiers à jouir du bien que nous ferons; alors seulement nous l'étendrons au reste des hommes. S'il n'en est pas ainsi, jamais on ne sera bon ni juste à l'égard des étrangers, A peine a-t-il prescrit aux enfants ce qui les concerne, qu'il s'adresse aux parents : «Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants; élevez-les dans la discipline et la science du Seigneur.» Il n'a garde de dire : Aimez-les; car c'est un sentiment que la nature leur imposerait en dépit d'eux-mêmes, et toute loi dans ce but serait inutile. Que dit-il donc ? «Ne poussez pas vos enfants à la colère;» ce que beaucoup font en les excluant de l'héritage, en les reniant, en les traitant comme de vils esclaves, et non comme des personnes libres. C'est pour cela qu'il dit : «Ne poussez pas vos enfants à la colère.»

Abordant aussitôt le point capital, il leur enseigne comment s'obtient l'obéissance; il ramène tout à la source, au principe même de l'autorité. Tout à l'heure il a montré que la soumission de la femme dépend essentiellement du mari; de là les conseils qu'il prodiguait à ce dernier, l'exhortant à régner sur elle par la puissance de l'amour. De même ici, c'est au père que l'initiative appartient : «Mais élevez-les dans la discipline et la science du Seigneur.» Vous le voyez encore, si les biens spirituels sont garantis, les biens matériels le sont par là même. Voulez-vous avoir un fils obéissant, élevez-le dès le principe dans la discipline et la science du Seigneur. N'estimez pas chose inutile de lui faire entendre les divines Ecritures; car il entendra tout d'abord : « Honore ton père et ta mère.» Vous travaillez donc pour vous. Ne dites pas : Cette étude n'est bonne que pour les moines, et je ne veux pas faire un moine de mon fils. – Il n'est nullement nécessaire qu'il le soit. Pourquoi craignez-vous ce qui vous serait un avantage inappréciable ? Faites-en du moins un chrétien. Les personnes vivant dans le monde ont

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

encore plus besoin des enseignements renfermés dans ce livre, et surtout les enfants. L'ignorance est grande à cet âge, et les auteurs profanes ne font que l'aggraver, puisque les héros qu'on y présente à leur admiration sont les esclaves du vice et tremblent devant la mort. Témoin cet Achille si mobile et si changeant, qui meurt pour une concubine, tel autre qui s'éteint dans l'orgie, et tant de semblables modèles. Il faut donc à la jeunesse un correctif.

2. N'est-ce pas absurde de l'appliquer à l'étude des lettres et des arts, de ne rien négliger pour qu'elle y réussisse, et de ne point «élever dans la discipline et la science du Seigneur ?» Aussi goûtons-nous les premiers le fruit d'une pareille éducation, ayant à nourrir des enfants pleins d'arrogance, sans retenue, sans mœurs, rebelles et dégradés. N'agissons donc pas de la sorte, obéissons plutôt aux conseils de ce grand saint, élevons les enfants dans la discipline et la science du Seigneur, ayons soin que, dès le premier âge, ils lisent avec assiduité les divines Ecritures. Hélas ! à force de répéter les mêmes choses, je m'expose à passer pour fou; n'importe, je ne cesserai pas d'accomplir le devoir qui m'incombe. Quelle raison auriez-vous, dites-moi, de ne pas imiter les anciens ? Vous surtout, ô femmes, pourquoi n'imitiez-vous pas ces femmes admirables ? Un enfant vous est né ? marchez sur les traces de la mère de Samuel. Voyez quelle fut sa conduite : elle le mena sans délai dans le tabernacle. En est-il une parmi vous qui n'aimerait mieux voir son fils devenir un Samuel que le voir régner sur le monde entier, et sur mille mondes ? – Comment serait-il possible, me direz-vous, que ce vœu fût réalisé ? – Pourquoi cela n'est-il pas possible ? Parce que vous ne le voulez pas, pas même en le confiant à qui le voudrait tel. Et qui le pourrait ? me demanderez-vous encore. – Dieu. C'est à lui que le jeune Samuel fut confié par sa mère.

Héli n'était pas un homme capable de le former, lui qui n'avait pas eu la force de diriger ses propres enfants : cette œuvre fut accomplie par la foi généreuse d'une femme. Elle n'avait que celui-là, elle ignorait si plus tard elle en aurait d'autres. Elle ne dit pas : J'attendrai que l'enfant ait grandi, qu'il ait un peu l'expérience de la vie, celle au moins du premier âge. Non, elle passe sur toutes ces considérations, elle est tout entière à cette unique pensée, offrir à Dieu cette image vivante et spirituelle. Hommes, soyons confondus au spectacle de la philosophie d'une femme. Elle consacre à Dieu son enfant, et le lui abandonne. Une splendeur nouvelle entoure alors son mariage, parce qu'elle a d'abord cherché les biens spirituels, parce qu'elle a offert les prémices : son sein devient fécond, elle a d'autres enfants; et de plus elle voit celui-là rayonnant d'une gloire très pure. Si les hommes auxquels on fait honneur se plaisent à le rendre, combien plus Dieu ? Il honore même lorsqu'on ne l'honore pas. Jusques à quand ne serons-nous que chair ? Jusques à quand resterons-nous penchés vers la terre ? Mettons au-dessus de tout le soin des enfants, leur éducation «dans la discipline et la science du Seigneur.» S'ils apprennent de bonne heure à pratiquer la philosophie, ils ont acquis la meilleure de toutes les fortunes, une gloire qui triomphe de tout. En leur procurant l'instruction qui peut les conduire aux richesses, vous serez loin d'avoir fait pour eux ce que vous ferez en leur transmettant la science qui leur en inspire le mépris. Voulez-vous que votre enfant devienne riche, tel est le moyen que vous emploierez. Le vrai riche, ce n'est pas celui qui désire ou qui possède même de grands biens; c'est celui qui n'a besoin de rien. Enseignez-lui cette doctrine, nourrissez-le de ces sentiments : voilà le plus haut degré de l'opulence. Ne cherchez pas comment votre fils acquerra crédit et renom dans les études profanes; songez plutôt à lui faire dédaigner la gloire de la vie présente : il n'en sera que plus grand et plus estimé.

Le pauvre peut y arriver comme le riche; cette instruction n'est pas donnée par un précepteur ou d'après une certaine méthode, on la puise dans les divins discours. N'ambitionnez pas non plus pour lui une vie longue, mais bien une vie qui ne finisse jamais. Donnez-lui les grandes choses, et non les petites. Comprenez le langage de Paul : «Elevé-les dans la discipline et la science du Seigneur.» Peu vous importe d'en faire un orateur, tâchez d'en faire un vrai philosophe. A ne pas savoir bien dire, rien de perdu : à ne pas savoir bien vivre; aucun profit, aurait-on toute la rhétorique du monde. Il faut des mœurs, et non des raisonnements; de la vertu, et non de la véhémence; des œuvres, et non des discours. Voilà ce qui donne droit au royaume, ce qui procure les véritables biens. Purifiez l'âme, au lieu d'aiguiser la langue. En parlant ainsi, je n'entends pas proscrire les études, je blâme qu'on ne s'occupe que d'elles. N'allez pas croire que les moines seuls ont besoin des enseignements puisés dans l'Écriture; ils sont nécessaires surtout aux enfants destinés à la vie commune. Le vaisseau qui ne doit pas quitter le port ne réclame ni pilote, ni grand appareil, ni complet équipage, mais bien celui qui tient toujours la mer : ainsi du moine et du séculier. L'un est comme dans un port tranquille, il passe la vie loin des affaires et des orages; l'autre navigue constamment en pleine mer, au milieu des ondes furieuses, en lutte avec les vents. Serait-il

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

sûr de lui-même, qu'il doit encore être sans cesse prêt à repousser les dangereux propos des autres.

3. Pour que cet enfant obtienne donc une grande considération dans le siècle, il ne saurait se passer de cette divine éducation. Est-il élevé pour la cour, là se trouvent beaucoup de Grecs et de philosophes, des hommes tout gonflés d'orgueil : on dirait un lieu peuplé d'hydropiques. Oui, telle est la cour; tous y sont enflés de vaine gloire, pleins de vent, et ceux qui ne le sont pas encore aspirent à le devenir. Songez dès lors combien c'est une grande chose que votre fils y entre comme un habile médecin, muni des instruments nécessaires pour pratiquer la ponction et guérir ces infirmes, qu'il puisse s'approcher de chacun, lui parler, traiter efficacement la maladie, appliquer le remède que lui fournit le Livre saint, verser dans les âmes les paroles de la sagesse et de la vie. A qui parlera le moine ? Au mur ou bien au toit de sa cellule, aux déserts ou bien aux forêts, aux oiseaux ou bien aux arbres ? Il n'a donc pas absolument besoin d'une semblable doctrine; il prend cependant tous les moyens pour l'acquérir, moins dans l'intérêt des autres que dans le sien propre. Ainsi donc, cette doctrine est nécessaire avant tout à ceux qui devront vivre dans le monde, par la raison qu'il leur est beaucoup plus difficile d'éviter le péché. Dans le monde même, si vous voulez bien l'avouer, elle donne à l'homme une incontestable supériorité. Tous le respecteront à cause de son langage, voyant qu'il séjourne dans le feu sans en éprouver les atteintes, qu'il n'ambitionne nullement les dignités. Du reste, elles viendront à lui, parce qu'il les dédaigne, et le monarque aura plus d'égards pour lui. Il n'est pas possible qu'un tel homme demeure caché. Quelqu'un qui se porte bien n'attire pas l'attention au milieu de ceux qui ont le même avantage; mais, s'il n'est entouré que de malades, il sera promptement signalé : le chef du pouvoir lui confiera le gouvernement de plusieurs peuples.

Le sachant, «élevez vos enfants dans la discipline et dans la science du Seigneur.» – Mais si cet homme est pauvre ? – Pauvre tant qu'il vous plaira; bien qu'il soit loin d'habiter une demeure royale, il n'est pas au-dessous de celui qu'on y nourrit; il excitera l'admiration et ne tardera pas à posséder la puissance qui se donne volontairement, s'il n'a pas la puissance officielle. Les Gentils, d'illustres charlatans, des cyniques, avec cette philosophie qui n'était qu'un pur charlatanisme, qui n'avait même que le nom de philosophie, enveloppés de leur manteau, laissant pousser leurs cheveux, ont pu subjuguier la multitude : combien plus le devrait un véritable philosophe ! Si des dehors menteurs, une vaine ombre de philosophie, donnent cette prépondérance, que sera-ce dès que nous aimerons la vraie science de la sagesse ? ne serons-nous pas pour tous un objet de vénération ? maisons, femmes, enfants ne seront-ils pas confiés à de tels hommes avec une parfaite sécurité ? Mais il n'est plus maintenant, il n'est plus de semblable philosophe; impossible d'en mettre un exemple sous vos yeux. Il en est encore parmi les solitaires, aucun parmi les séculiers. On pourrait en citer beaucoup dans la vie monastique; il me suffira d'en rappeler un. Vous connaissez tous de réputation, plusieurs même de vous ont vu l'homme qui s'offre à ma pensée; je veux parler de l'admirable Julien. C'était un homme rustique, d'une humble condition, d'une naissance obscure, n'ayant jamais bien cultivé les connaissances profanes, mais plein de la pure et divine philosophie. Quand il entrait dans les villes, ce qui n'arrivait pas souvent, on accourait à sa rencontre avec un empressement qu'on n'eût témoigné ni pour un sophiste, ni pour un rhéteur, ni pour aucun personnage. Mais à quoi bon insister ? est-ce que son nom ne brille pas encore aujourd'hui d'un plus vif éclat et n'est pas plus entouré de louanges que celui de n'importe quel roi ?

Les choses se passant ainsi dans ce monde, dans un monde où le Seigneur ne nous a rien promis d'heureux, où nous sommes des étrangers, suivant sa propre parole, songez quelle est la félicité qui nous attend dans les cieus. Si, quand ils étaient simplement des hôtes, ces hommes ont recueilli de tels honneurs, quelle ne sera pas leur gloire quand ils habiteront leur cité ? Si, dans le séjour des afflictions, on leur a rendu ces hommages, de quel noble repos ne jouiront-ils pas dans celui de la béatitude ? Voulez-vous cependant que je vous cite aussi des séculiers ? Nous n'en trouverions pas à notre époque. Il en est sans doute de vertueux, mais aucun peut-être qui soit parvenu au faite de la sagesse. C'est donc chez les anciens et les saints que j'irai chercher mes exemples. Combien parmi ceux-là qui, dans les liens du mariage, ayant à s'occuper de l'éducation des enfants, n'étaient nullement inférieurs, je le dis sans crainte, à ceux dont nous avons parlé ! Impossible en ce moment, à cause de la nécessité pressante, comme s'exprime le bienheureux Paul. Qui voulez-vous que je choisisse ? Noë, Abraham, le fils de ce dernier, l'un des enfants du premier, ou bien Joseph ? Préférez-vous que nous passions aux prophètes, à Moïse, à Isaïe ?

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

4. Si cela vous est agréable, arrêtons notre attention sur Abraham, celui que tous nous opposent sans cesse. N'avait-il pas femme et enfants ? Car je vous renvoie la question que vous nous adressez. Sans doute il avait une femme; mais ce n'est pas précisément à cause de cela qu'il mérite votre admiration; il avait des biens considérables; mais ce n'est pas à cause de ses biens temporels qu'il obtint la divine bienveillance; il avait des enfants; mais ce n'est pas pour cela non plus qu'on le proclame heureux : il eut jusqu'à trois cent dix-huit esclaves; mais ce n'est pas cela qui le rendait plus grand. Voulez-vous savoir d'où lui venait la grandeur véritable ? De son hospitalité, de son mépris des richesses, de sa pureté de vie. Quel est, dites-moi, le propre du philosophe ? n'est-ce pas de s'élever au-dessus des richesses et des distinctions, de fouler aux pieds l'envie, de dominer tous les mouvements de l'âme ? Eh bien ! plaçons cet homme devant nous, et voyons-le tel qu'il est : il nous apparaîtra comme un vrai philosophe. D'abord, il sut renoncer à sa patrie : «Sors, lui fut-il dit, de ta contrée et de ta famille;» (Gen 12,1) et sur-le-champ il sortit. Il n'était pas enchaîné à sa maison, puisqu'il la quitta; il ne subissait pas les liens de l'habitude, ni aucun autre lien, au point de ne pouvoir les rompre. Ce qu'il dédaigna par-dessus tout, c'est la vaine gloire et la fortune; après avoir heureusement terminé la guerre, comme on le priait d'emporter le butin, il refusa. Son fils mérita de même l'admiration par son hospitalité plus que par ses richesses, par son obéissance plus que par ses enfants, moins par sa femme elle-même que par la stérilité dont elle était affligée. Ces hommes tenaient la vie présente pour un néant, ne thésaurisaient en aucune façon, méprisaient toutes les choses de la terre.

Quelles sont, je vous prie, les plantes les plus remarquables ? Apparemment celles qui possèdent par elles-mêmes assez de vigueur pour résister à la pluie, à la grêle, au souffle des vents, pour ne souffrir d'aucun changement de température, pour tout supporter sans protection, sans le secours d'un mur ou d'une haie. Voilà ce qu'est le philosophe, et ce que sont les biens temporels : il ne possède rien sur la terre, et il est maître de tout; il a tout, et il n'a rien. Le mur n'est pas une chose intrinsèque, il est au dehors; la haie ne fait pas corps avec la plante, elle l'entoure extérieurement. Encore une question : Quel est, à votre avis, le corps le plus robuste ? N'est-ce pas celui qui se conserve sain, sans être abattu ni par les privations ni par l'abondance, ni par le froid ni par le chaud ? Où serait-ce par hasard celui qui, pour se défendre, a besoin de déployer contre ces causes de destruction tout l'art des architectes et des tisseurs, des chasseurs et médecins ? Le vrai riche, c'est le vrai philosophe; celui-là n'a besoin de rien. Voilà pourquoi le bienheureux Apôtre disait : «Elevés-les dans la discipline et la science du Seigneur.» Inutile de jeter un mur de circonvallation : j'entends par là les richesses et les honneurs. Dès que ce mur s'écroule, ce qui ne peut manquer d'arriver, la plante reste sans défense, exposée à tous les coups, ayant plutôt perdu que gagné par suite de ces précautions mêmes; car ces barrières qui l'ont empêché de lutter avec les assauts du vent, sont maintenant la cause qu'elle succombe plus vite. Ainsi donc, les richesses sont moins utiles que préjudiciables, parce qu'elles nous empêchent de nous préparer aux rudes épreuves de la vie. Faisons que nos enfants soient capables de soutenir la lutte et ne se trouvent pas dépaysés dans ce séjour de la douleur : «Elevons-les dans la discipline et la science du Seigneur;» nous pourrions alors compter sur une magnifique récompense. Si les artistes qui sculptent ou peignent les portraits des rois, reçoivent de si grandes distinctions, nous qui retraçons et rendons plus fidèle l'image du souverain Roi, ne serons-nous pas comblés de biens sans nombre ? Ce qui fait la ressemblance, c'est la vertu de l'âme : et nous faisons de nos enfants les vrais portraits de Dieu, quand nous les formons à la pratique du bien, à la douceur, au pardon des injures, à l'exercice de la générosité, au mépris des choses temporelles.

Que ce soit donc là notre continuel labeur, de nous façonner nous-mêmes et de les façonner d'après cet éternel modèle. Sans cela, comment nous présenterons-nous avec confiance au tribunal du Christ ? S'il est indigne des fonctions épiscopales, celui qui n'a pas des enfants soumis, bien plus le sera-t-il du royaume céleste.

Que dites-vous ? Serons-nous donc responsable de l'immodestie de notre femme et de l'inconduite de nos enfants ? – Sans nul doute, à moins que nous n'ayons fait avec la dernière ponctualité ce qu'il nous incombait de faire, il ne suffit pas que nous soyons nous-mêmes vertueux pour être sauvés. Si le serviteur qui n'avait pas fait valoir son unique talent fut puni pour n'avoir pas réalisé de bénéfice, évidemment la vertu personnelle ne suffit pas pour le salut, il y faut aussi la vertu des autres. Par conséquent déployons une infatigable sollicitude, une vigilance de tous les instants, pour notre femme, pour nos enfants, pour nos domestiques, sans jamais nous négliger nous-mêmes; prions Dieu de nous accorder son secours dans cette œuvre de sagesse et d'harmonie. S'il nous voit y travailler nous-même avec une constante

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

ardeur, nul doute qu'il ne nous vienne en aide; mais il retirera sa main si nous ne montrons que de l'indifférence. Ne comptons pas sur lui quand nous restons plongés dans un lâche sommeil, comptons-y quand nous travaillons : notre céleste auxiliaire est celui de l'homme actif, et non du paresseux. Or, il peut mener l'œuvre à bonne fin, de telle sorte que nous soyons tous jugés dignes d'obtenir les biens promis, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.